

Leur Algérie

de Lina Soualem

France/Algérie/Suisse/Qatar -13/10/2021

Jeudi 31/03/2022 21h00

Dimanche 03/04/2022 11h00

Lundi 04/04/2022 19h00

Court métrage : GBANGA-TITA - Thierry Knauff - (Fiction - 7')

Extraits du dossier de presse du film

ENTRETIEN AVEC LINA SOUALEM

Vous avez commencé dans le cinéma comme actrice.

Je n'ai pas réellement choisi de débiter comme actrice. C'est par la famille que j'ai eu accès au cinéma car, pour mon premier rôle, j'ai joué dans le premier long métrage réalisé par ma mère, Hiam Abbass, *Héritage* (2012) où je tenais le rôle de sa fille. Ensuite, j'ai plutôt souhaité m'éloigner du cinéma parce que, justement, mes deux parents sont comédiens. Je suis partie sur autre chose en faisant des études d'histoire et de sciences politiques. Je voulais trouver ma propre voix, et voie. J'ai travaillé en tant que programmatrice dans des festivals de cinéma, notamment en Argentine, dans un festival de cinéma des droits de l'homme à Buenos Aires et en Palestine. C'est finalement par la programmation que j'ai découvert le genre documentaire, et par la réalisation documentaire que j'ai trouvé ma manière de m'exprimer.

Vous avez joué un petit rôle dans le film d'Hafsia Herzi, *Tu mérites un amour...*

Hafsia a joué dans le film de ma mère, *Héritage*, où elle tenait le rôle principal, et c'est sur ce tournage, pendant un mois, que nous nous sommes rencontrées. C'était un honneur et un plaisir de participer à son premier film, plein d'amour, de subtile complexité, de rires et de pleurs, un peu ce que traversent mes personnages dans *Leur Algérie*.

Par rapport à votre documentaire, *Leur Algérie*, quel a été l'élément déclencheur pour en faire ce film que vous avez eu envie de réaliser ? Par où tout cela a commencé ?

Ce sujet, celui contenu dans le titre, m'a toujours intéressée car, dans mes études d'histoire, je me suis spécialisée dans l'histoire des sociétés arabes contemporaines, celle des colonisations et des décolonisations. Lorsque j'étais en licence d'histoire à Paris 1, à la Sorbonne, mon professeur d'histoire a organisé un voyage d'étude en Algérie, avec ses étudiants, ce qui était une première en études d'histoires à la Sorbonne et grâce

à cela, je suis allée en Algérie pour la première fois, non pas par ma famille mais par mes études. J'avais 21 ans à l'époque, j'étais tellement heureuse de faire ce voyage. A l'époque, même si j'avais une bonne connaissance de l'histoire de l'Algérie, une fois là-bas, j'ai réalisé que je ne connaissais rien de l'histoire de mes grands-parents paternels qui eux étaient Algériens. Je racontais à tout le monde que j'étais une petite-fille d'Algériens, immigrés en France dans les années 50. Je savais de quelle région ils venaient mais je ne connaissais pas le nom de leur village. J'ai alors commencé à ressentir un malaise : comment se fait-il que je ne sache rien de ce qu'ils ont vécu dans cette grande histoire ? Ils ne m'ont rien raconté. Pourquoi ce silence ?

Des questions ont commencé à jaillir et à me traverser mais comme j'étais dans un processus académique, je ne me suis pas dit à ce moment-là que j'allais en faire un film. C'est quelques années plus tard, lorsque mon père m'a appris que mes grands-parents allaient se séparer, en 2017, que j'ai senti le besoin de les filmer pour comprendre leur histoire, comprendre d'où vient ce silence surtout, comprendre ce qui se peut se cacher derrière. Leur séparation, c'est la fin de quelque chose et je voulais qu'ils racontent leur histoire avant qu'ils ne disparaissent. J'avais peur qu'ils partent sans me l'avoir transmise.

La structure du film, elle a été trouvée en filmant ?

Oui. Au départ, durant la première phase de repérages filmés, j'ai essayé beaucoup de choses seule, même si finalement certaines images de repérages sont restées dans le film. A l'issue de cette première phase, j'ai refait une résidence d'écriture, en Algérie, aux Ateliers Sauvages à Alger, et j'ai trouvé la productrice du film, Marie Balducci, chez AGAT Films & Cie. A partir des premières images tournées, on a commencé une première session de montage et de réflexion autour de la narration et de la structure du film avec la monteuse Gladys Joujou (monteuse de Ghost Hunting de Raed Andoni et Une famille syrienne de Phillippe Van Leuw). Le film s'est construit entre des périodes de tournage, d'écriture et de montage puis de réécriture pour postuler à des fonds. C'est en montant, étape par étape, vu que le tournage a été espacé sur trois ans, que la structure a été trouvée.

Le film a été compliqué à produire ?

Oui, car j'ai beaucoup tourné seule au départ et quand j'ai trouvé une production, nous n'avons pas obtenu les financements classiques. Les lecteurs ne semblaient pas convaincus à l'écrit par la façon dont l'intime et le collectif allaient s'imbriquer et comme je n'avais fait aucun film auparavant... C'est en présentant le projet à l'oral, en le pitchant dans diverses plateformes professionnelles, que j'ai pu convaincre et que le film a reçu des bourses et une vraie communauté de soutien, notamment dans le monde arabe. Le film est tourné à 98% en France, on y parle français et finalement ce sont d'abord des personnes des pays du Maghreb et du Moyen-Orient qui se sont intéressées à cette histoire, pour la transmettre aussi.